

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 6 FEVRIER 1846.

No. 1

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

Quoique nous ayons déjà donné dans notre numéro du 9 de janvier une partie de la première Conférence que le R. P. Lacordaire prononça au premier dimanche de l'Avent, on ne trouvera pas mal-à-propos que nous la donnions dans son entier, telle que nous la trouvons dans l'*Univers* qui seul revendique l'avantage de les reproduire d'après la permission qu'il en a obtenue du R. P. Lacordaire même.

Jusqu'ici nous avons considéré les effets de la doctrine catholique sur l'esprit et sur l'âme de l'homme; sur son esprit, par une certitude et une connaissance supérieure à la certitude et à la connaissance purement humaine; sur son âme, par des vertus qui ne sortent point de sa nature, et qu'à cause de cela, nous avons appelées des vertus réservées.

Mais si grands que soient ces deux théâtres où se produit l'action de la doctrine catholique, ce n'est pas pourtant la seule dernière où elle manifeste sa prépondérance. Il est un autre terrain plus vaste, plus profond, plus éclatant, plus solennel, plus incontestable, où tout aboutit, et qui décide de tout; c'est la société. Car l'homme n'est pas un être solitaire, il n'est pas semé au hasard pour vivre et mourir à l'ombre ignorée d'un rocher ou d'une forêt; il naît au milieu de la société qui le reçoit, qui le nourrit, qui l'élève, qui lui communique ses idées, ses passions, ses vices, ses vertus, et à laquelle il laisse, avec ses cendres et sa mémoire, l'influence de sa vie. D'où il suit qu'avoir considéré l'homme au foyer secret de son intelligence et de son cœur, ce n'est pas encore le connaître tout entier, ni surtout connaître la doctrine qui a été le principe de son activité. Il faut, pour achever l'épreuve, passer du dedans au dehors, de l'être solitaire à l'être social. La société est le confiant de toutes les pensées et de tous les mouvements de l'homme, la manifestation publique de ce qu'il vaut et de ce que valent les enseignements où il a puisé son développement intérieur. C'est pourquoi, Messieurs, il nous faut voir ce que la doctrine catholique a produit par rapport à l'ordre social. Et je dis que, là comme ailleurs, elle a fait des choses qu'aucune autre doctrine n'a faites, je dis que, non seulement elle a modifié, transformé les sociétés naturelles, telles que la société domestique et la société politique, mais que, de plus, elle a créé une société qui est son œuvre propre, inimitable, inimité, qui subsiste envers et contre tous, et que j'appellerai, pour cette raison, une société réservée. Ce sera l'objet de nos nouveaux entretiens. Vous verrez tout d'abord quelle est cette société réservée à l'action de la doctrine catholique; vous verrez ensuite l'influence que cette société réservée, se mêlant aux sociétés naturelles, a exercée sur leur constitution et leur sort, et comment, enfin, elle a transfiguré tous les éléments de la sociabilité humaine.

Je ne vous exhorte pas, Messieurs, à m'accorder votre attention; vous m'y avez accoutumé dès longtemps. Soutenu dans cette chaire par celui qui brise les cœurs et qui aide l'hysope à fleurir, votre sympathie n'a été qu'une traduction heureuse de sa miséricorde envers moi et je m'y confie comme à quelque chose qui vient encore plus de lui que de votre cœur. Puisse-t-il bénir les dispositions que vous apportez dans cette assemblée! Et nous, croyants, serviteurs de la vérité et de l'amour, puissions nous bientôt compter parmi vous quelques frères de plus!

La doctrine catholique engendrant dans l'esprit de l'homme une certitude et une connaissance supérieures à la certitude et à la connaissance purement humaines, il s'ensuit inévitablement qu'elle doit établir entre les esprits dont elle est la règle et le soutien, une société d'un ordre plus parfait que celle qui rapproche les intelligences privées de cette certitude et de cette connaissance surnaturelles. Mais cette première conclusion reste bien au-dessous de la vérité. Car la doctrine catholique n'a pas seulement fondé une société intellectuelle meilleure, elle a fondé la seule société intellectuelle publique qui soit ici bas, la seule vraie république des esprits.

Il est bien entendu, Messieurs, que vous ne me permettez pas d'aller plus avant sans expliquer ma pensée; car n'est il pas manifeste qu'il existe naturellement entre les hommes une société intellectuelle et primitive sans les hommes ne pourraient pas s'entendre, et par laquelle, d'un bout du monde à l'autre, ils comprennent leurs pensées à l'aide du dis cours? Cela est vrai, Messieurs; je ne le nie pas, cette société existe; c'est la société du sens commun, qui unit tous les êtres intelligents, et dont le fonds social se compose des premiers principes de la logique et de la morale,

des vérités mathématiques et des phénomènes vulgaires de la nature. Je n'en conteste pas l'existence; tous les hommes lui appartiennent, catholiques ou non; mais faites une remarque: cette société des esprits par le sens commun, elle n'est pas libre, elle n'est pas le produit de notre activité volontaire; l'homme y est fatalement soumis; il naît dans le sens commun sans aucun acte de force ni de choix, et n'a d'autre porte pour y échapper que la folie. Cette porte seule lui reste ouverte contre le sens commun. Car, bien que Dieu ait jugé à propos de mettre une borne à notre liberté dans les principes fondamentaux de notre raison, il a permis cependant qu'a part même la lésion de l'organe qui sert à la pensée, l'homme pût, en certains cas se condamner à mort sous le rapport intellectuel. La folie, quand elle n'est pas le résultat d'un accident physique, n'est pas autre chose qu'un suicide de l'esprit, suicide provoqué trop souvent par l'orgueil, ainsi qu'il est écrit de ce fameux roi de Babylone qui, se promenant sur les terrasses de son palais, et découvrant autour de lui toutes les splendeurs de sa capitale, se prit à se dire en lui-même: N'est-ce pas là cette grande Babylone que je me suis bâtie dans ma puissance et dans ma gloire? Et à l'instant même, son orgueil faisant en lui une dernière éruption, il tomba frappé de la foudre de la démence. Quoiqu'il en soit, du reste, de la nature intime de la folie, il est certain qu'aux époques d'une extrême liberté de pensée, comme celle où nous vivons, cette terrible catastrophe de l'intelligence se manifeste dans des cas incomparablement plus nombreux. Semblables à des barques détachées du rivage et n'ayant plus de pilote sur une mer sans horizon, les esprits vont à l'aventure; la réalité disparaît devant le rêve, et les plus faibles n'étant pas les moins présomptueux, beaucoup finissent par porter les tristes débris de leur ambition entre les quatre murs d'un hôpital de fous.

Pardonnez-moi, Messieurs, cette rapide digression. Vous ne m'avez jamais ordonné de me tenir inflexiblement dans un cadre inexorable, et plus d'une fois vous m'avez vu sans peine cueillir sous nos yeux des vérités qui m'écartaient de mon chemin. Je reviens à la société des esprits dans le sens commun.

Cette société existe donc, je ne la conteste pas; mais par cela seul que ce n'est pas une société intellectuelle née de notre liberté, de notre activité propre, son existence ne contredit en rien la proposition que j'ai avancée, savoir: que la doctrine catholique seule a fondé sur la terre une société intellectuelle publique, société qui commença précisément où le sens commun finit avec la nécessité, et où la division devient possible avec la liberté.

Et tout de suite, Messieurs, vous saisissez l'importance de cette seconde société intellectuelle, dont j'attribue l'honneur exclusif à la doctrine catholique. Car le sens commun, qui nous unit tous, nous unit dans de bien étroites limites; nous n'avons pas à porter notre esprit bien loin pour qu'il se sente affranchi des liens de la communauté; le *notus* est borné, le *moi* est infini, et les questions sur lesquelles s'exercent la liberté sont elles-mêmes sans rivages et sans fond. Au-delà du sens commun, il s'agit entre les hommes non pas de quelques extrémités des choses, mais des choses les premières et les dernières, du principe, du but, de la fonction de notre vie, du système général du monde, des plans du Créateur, du Créateur lui-même, de tout enfin, et d'un tout où chaque parcelle est un abîme contient la destinée. Ne vous étonnez donc pas, Messieurs, si, dès l'aridité la plus obscure, toutes les grandes âmes aspiraient à fonder la république des esprits. Quand Pythagore, dans la paix des vallées de la grande Grèce, appelait de rares disciples au silence et à la méditation; quand Socrate se préparait par une longue sagesse à boire la ciguë des mains de sa légère patrie; quand Platon se promenait escorté d'auditeurs, le long des escarpements du cap Sunium, ou qu'il gravait sa pensée dans des pages qui ne pouvaient plus périr; quand Confucius, à l'extrémité de l'Orient, élevait une voix dont l'Occident devait entendre l'écho; que cherchaient, que voulaient Pythagore, Socrate, Platon, Confucius, ces premiers génies de monde profane, si toutefois on peut l'appeler en nommant de tels hommes? Que voulaient-ils? Ils voulaient non pas créer des empires tracés avec l'épée, constructions toujours fragiles autant qu'étroites, mais ils voulaient édifier la basilique des esprits, fonder l'unité intellectuelle, rallier le présent et l'avenir dans la paix profonde d'une commune pensée, afin que désormais la course de l'homme fût semblable à celle d'un navire qui détaché du port par une main puissante, vogue sous cette main assurée, ne craignant pas plus de l'Océan qu'il ne craignait du rivage. Tels étaient leurs vœux, tels sont encore les vœux de quiconque aime assez l'homme pour souffrir de ses peines et s'occuper de son sort.